

Trump dans l'air du temps

Jean-Claude Ravet

Numéro 788, janvier–février 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ravet, J.-C. (2017). Trump dans l'air du temps. *Relations*, (788), 5–5.

TRUMP DANS L'AIR DU TEMPS

L'improbable s'est produit. Maître de la télé-réalité et homme d'affaire narcissique et crapuleux, misogyniste, xénophobe et bouffon de surcroît, Donald Trump a été élu président des États-Unis – cœur financier du capitalisme et superpuissance en sur-sis, bataillant pour maintenir son hégémonie mondiale. C'est là un véritable événement qui donne à penser.

On a beau dire que plus d'électeurs ont voté pour sa concurrente démocrate, Hillary Clinton, le constat demeure implacable : l'élection de Trump exprime bien le raz-le-bol d'une bonne partie de la population vis-à-vis de *l'establishment* politique – que représentait Clinton – qui agit en sous-fifre des multinationales et de Wall Street, sans considération des gens et du bien commun. L'élection d'un anti-politicien à la Maison-Blanche est aussi un véritable désaveu d'une politique devenue antipolitique, vassalisée par les pouvoirs financiers et économiques. Beaucoup ont préféré (en votant soit pour Trump, soit pour un tiers candidat, ou encore en s'abstenant) cautionner le mensonge plutôt que continuer à se soumettre à une réalité cadennassée par les puissants, prenant ainsi un risque inouï. C'est qu'une part croissante de la population est en train de se réveiller en sueurs du « rêve américain ».

Bien sûr, Trump n'est pas la solution. En populiste de droite, il se sert du peuple pour mieux servir ses intérêts financiers et ceux de sa classe. Les riches Américains l'ont compris, eux qui ont voté largement pour lui. Or, le remède choisi risque d'empirer le mal-être collectif en exacerbant les pulsions racistes, en accélérant la course vers la catastrophe écologique, en envenimant les conflits. Le cabinet politique qu'il a choisi n'a rien pour nous rassurer – même si personne ne peut prédire ce que Donald Trump fera durant son mandat, surtout qu'il semble lui-même n'en avoir aucune idée, carburant à l'humeur du moment.

Mais ce que l'on peut d'ores et déjà connaître – ne serait-ce que dans l'effroi –, c'est ce dont Trump est le symptôme. On a tendance à voir en lui une figure d'exception, dont le surgissement imprévu nous effraierait. Je pense au contraire qu'il nous effraie parce qu'il révèle au grand jour une « normalité » déshumanisante qu'on fait tout pour masquer. La figure de Trump est en cela le miroir grossissant de notre société. Elle a, par son excès, son outrage, le mérite de faire éprouver l'air vicié du temps qu'on ne perçoit plus, tant on y est accoutumé, et de provoquer la nausée comme un avertissement d'incendie.

L'homme qui cherche à ériger de nouveaux murs et des miradors aux frontières des États-Unis n'évoque-t-il pas, en effet, le dispositif sophistiqué de surveillance, de contrôle et d'exclusion systématique déjà en cours, sans tambours ni trompettes ? L'homme qui substitue le mensonge à la réalité n'est-il pas en fin de compte le porte-parole sans fard et tout désigné d'une société passée maître dans l'art de la propagande et qui pose de plus en plus l'opérativité, l'efficacité et l'accroissement des profits comme seuls critères du réel, auxquels on ne peut que se soumettre ? L'homme à la verve assassine – que l'on voit, dans un clip, tirer du revolver, assis à une table de conférence –, n'est-il pas à l'image d'un monde où la parole, évidée à coups de slogans, de clichés et de mots-clics, est devenue une simple arme au service des puissants et de leurs diktats ?

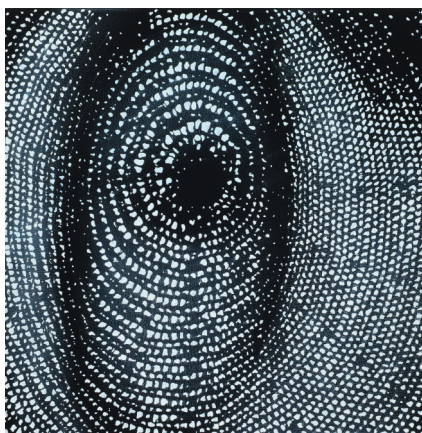
Le promoteur de la télé-réalité ne se trouve-t-il pas au diapason d'une société-spectacle où la citoyenneté se confond avec l'idée d'un public qui applaudit ou qui hue ? Son discours chauviniste mâtiné de haine de l'étranger, appelant à retrouver la puissance militaire d'antan, n'est-il pas finalement l'écho d'un monde écrasé sous le bulldozer du capital, parfaitement adapté aux marchandises et aux flux financiers plutôt qu'aux êtres humains ?

Plutôt que d'en rire ou d'en pleurer, ou d'agiter cette figure outrancière comme un épouvantail pour nous enfoncer davantage dans un statu quo intenable ou une fuite en avant, nous pouvons nous en servir comme d'un choc salutaire pour nous engager dans

de nouveaux commencements. Nous pouvons en faire un levier pour habiter pleinement le monde, l'espace public, la parole et l'imagination créatrice, en se les réappropriant comme des dimensions fondamentales de l'existence et de la vie démocratique, et ainsi dessiner le changement de cap radical qu'il nous faut entreprendre.

La chronique Questions de sens, inaugurée l'année dernière et signée en alternance par la poète Hélène Dorion et le théologien Guy Côté, se poursuit cette année sous la plume de Jean Bédard, écrivain, philosophe et fermier. C'est avec joie que nous l'accueillons parmi nos collaborateurs réguliers.

Jean-Claude Ravet



Richard-Max Tremblay, *Le ciel à travers #4*, 2012, huile sur toile, 41 x 41 cm